

Les complexités de la relation mère-fille et la maladie maternelle dans l'œuvre d'Annie Ernaux

Iraide PÉREZ BLANCO

Universidad del País Vasco / Euskal Herriko Unibertsitatea

iraide.perez@ehu.eus

<https://orcid.org/0009-0007-0422-9063>

Resumen

En las obras *La femme gélée* (1981), *Une femme* (1988) y *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997), Annie Ernaux explora las distintas edades de la mujer, prestando especial atención a la etapa de la vejez y a las enfermedades de la misma. La premio Nobel, utiliza un lenguaje preciso para expresar la complejidad del envejecimiento ayudando a su público a comprender mejor las experiencias de esta etapa de la vida. En este artículo se analizará la manera en la que Ernaux desafía las percepciones de la tercera edad analizando las obras de referencia y se mostrará la manera en la que la escritora analiza el edadismo a través de la relación madre e hija.

Palabras clave: identidad femenina, hija, madre, enfermedad, «age studies».

Résumé

Dans les œuvres *La femme gélée* (1981), *Une femme* (1987) et *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997), Annie Ernaux explore les différentes étapes de la vie d'une femme, en accordant une attention particulière à la vieillesse et aux maladies qui l'accompagnent. La lauréate du prix Nobel utilise un langage précis pour exprimer la complexité du vieillissement aidant son public à mieux comprendre les expériences de cette phase de la vie. Cet article analysera la manière dont Ernaux remet en question les perceptions de la vieillesse en examinant les œuvres de référence et montrera comment l'écrivaine analyse l'âgeisme à travers la relation mère-fille.

Mots-clés : identité féminine, fille, mère, maladie, « age studies ».

Abstract

In the works *La femme gélée* (1981), *Une femme* (1987) and *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997), Annie Ernaux explores the different stages of a woman's life, with a particular focus on old age and the illnesses that accompany it. The Nobel laureate uses precise language to express the complexity of aging helping her audience better understand the experiences of this stage of life. This article will analyze how Ernaux challenges perceptions of old age by examining the reference works and will show how the writer analyzes ageism through the mother-daughter relationship.

Keywords : female identity, daughter, illness, mother, «age studies».

* Artículo recibido el 1/09/2024, aceptado el 5/03/2025.

1. Introduction

Dans ses œuvres, Annie Ernaux explore les différentes étapes de la vie des femmes, en accordant une attention particulière à la vieillesse sous diverses perspectives. L'autrice met en évidence l'importance d'un langage adéquat pour exprimer la complexité de cette étape de la vie et la nécessité de comprendre et redéfinir l'expérience du vieillissement. La démence, la solitude, la perte d'autonomie deviennent ainsi autant des thèmes littéraires qui servent d'espace de résistance et d'exploration, où les histoires personnelles agissent comme des faits cathartiques. Grâce aux « age studies », nous pouvons étudier comment l'autrice normande aborde l'expérience du vieillissement. Les « age studies », également appelés « études de l'âge et du vieillissement », sont nés dans le but de réagir de manière critique aux préjugés entourant la vieillesse et l'âgisme. Ces études soulignent la nécessité de comprendre et de reconsidérer l'expérience de vieillir. Lynne Segal (2014 : 31-34), dans son article « The Coming of Age Studies » publié dans *Age, Culture, Humanities: An Interdisciplinary Journal*, explore divers aspects de ce domaine de recherche en plein essor dans les sciences humaines, offrant une perspective unique sur la manière d'aborder les défis du vieillissement dans le monde contemporain. Segal (2014 : 31-34) souligne que Simone de Beauvoir (1908-1986) est l'une des précurseuses à aborder la vieillesse dans la littérature. Dans son œuvre, *La Vieillesse* (1970), Beauvoir qualifie cette étape de la vie de « majorité » et propose une réflexion qui va au-delà de la simple expérience du vieillissement, soulignant l'importance de reconnaître la vieillesse comme un moment crucial de la vie. Cependant, Segal (2014 : 31-34) exprime qu'il existe socialement une tendance à isoler les personnes âgées, malgré les efforts professionnels pour promouvoir des pratiques de vieillissement en bonne santé. Philippe Albou (2005 : 75-83) analyse comment les réflexions de Michel de Montaigne (1533-1592) dans ses *Essais* (1580) constituent un point de départ clé pour les chercheurs et chercheuses dans ce domaine, car elles nous invitent à découvrir la vieillesse. Montaigne, confronté à son propre vieillissement, dirige ses lecteurs et lectrices vers une narration introspective qui examine la relation entre le temps, la sagesse et l'acceptation de la décadence physique et mentale. Annie Ernaux fait de même dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997), où elle raconte la vieillesse de sa mère et réussit, à travers son récit, à accepter le passage du temps et la réalité de la maladie.

La transformation de l'attitude de la société à travers la littérature d'Annie Ernaux se réalise par des écrits qui explorent, par exemple, la maladie mentale, lorsqu'elle utilise l'écriture comme un outil pour transformer la compréhension de la personne malade. Dans les lignes suivantes, nous analyserons comment Annie Ernaux intègre dans ses œuvres la figure de la mère malade ainsi que la conséquente relation entre mère et fille. À travers cette figure littéraire et celle de la soignante, l'autrice approfondit la complexité de la réalité et de la fiction et amène à son public à repenser sa perception de la démence. Le fait d'aborder la maladie à travers la figure maternelle

confère à notre autrice courage et authenticité. Par conséquent, nous constatons qu'Ernaux se positionne comme une figure de proue de la littérature de l'extrême contemporain, avec un profil engagé, profond et collectif.

Pour ce faire, nous commencerons notre étude en analysant la relation entre mère et fille dans trois œuvres clés de l'écrivaine : *La femme gelée* (1981), *Une femme* (1987) et *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997). En effet, c'est dans ces trois œuvres que la figure maternelle prend le plus d'importance. Dans *La femme gelée* (1981), l'autrice raconte la rupture sociale avec sa famille. On trouve des passages où l'écrivaine montre comment, malgré ses efforts pour appartenir à un cercle social plus élevé, elle ressent le poids de son origine modeste. *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997) et *Une femme* (1987) sont, en outre, deux œuvres dans lesquelles l'autrice parle ouvertement de la figure maternelle, et en particulier dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997), de la maladie qui l'a détruite. *Une femme* (1988) se présente, de ce fait, comme une étude d'une vie entière, celle de la mère de l'écrivaine, et raconte la personnalité de cette femme, en décrivant en profondeur l'attachement de la fille à la mère. Il convient de noter que ces deux textes proposent des styles d'écriture opposés, notamment dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997), où le journal intime joue un rôle central. Comme annonce Fabrice Thumerel : « la priorité n'est pas donnée ici à la cohérence et à l'analyse objectif, mais à la vérité crue d'un sujet intime qui expose sa souffrance et sa culpabilité » (Thumerel, 2002-2003 : 21). Nous poursuivrons avec l'analyse de la maladie maternelle, en mentionnant ses aspects les plus marquants, pour en arriver à l'étude de la figure de la (fille) soignante. Nous continuerons avec une brève explication du statut social dans l'œuvre d'Ernaux, ce qui fait que les deux protagonistes de l'étude divergent. Finalement, nous apporterons les conclusions tirées de notre analyse.

2. Le rapport mère-fille

Dans plusieurs études récentes, la figure maternelle chez Annie Ernaux est analysée sous l'angle de la mémoire. Liliane Lazar (1999-2000) souligne que, tout comme Simone de Beauvoir, Ernaux explore la relation mère-fille à travers une écriture intime et réflexive, où la mère devient à la fois un sujet de douleur et d'émancipation. La narratrice utilise la première personne pour réévaluer son histoire familiale, notamment en transformant la figure maternelle en un espace de résistance (Thomas, 1999). Le conflit entre la mère et la fille est analysé également par Ángeles Sánchez Hernández (2004) qui, dans son analyse, met en lumière le conflit entre la mère et la fille à l'adolescence, période où la fille se distancie de sa mère, notamment en raison de l'influence de modèles sociaux différents et d'un rejet de la figure maternelle. La narratrice, influencée par des idéaux de féminité extérieurs, se rebelle contre sa mère, qu'elle perçoit comme un modèle inadéquat, et cela se traduit par une lutte intérieure pour se définir. Ce rejet est à la fois un processus de séparation et de transformation de la figure maternelle. L'étude de Sánchez Hernández (2004) souligne comment, dans

Une femme (1977), la relation mère-fille devient un espace de lutte entre soumission et révolte, où la perte de la mère représente une rupture mais aussi un chemin vers la redéfinition de soi. En effet, dans *Une Femme* (1987), la narratrice raconte, depuis sa perspective de fille, l'évolution de sa conception de sa génitrice. Pendant son enfance, la fille décrit la figure maternelle comme un être supérieur, une personne admirée par la petite : de son corps à sa manière de travailler au café-épicerie familial font de cette figure, quelque'un de précieux pour la fillette.

Si l'on remonte aux origines de l'enfance de l'autrice, Annie Ernaux admirait sa maman. En fait, dans *Les Armoires vides* (1974), Annie Ernaux exprime sa perception de la beauté maternelle non conventionnelle. Dans son enfance, elle trouvait sa beauté dans la plénitude corporelle. La description détaillée du corps maternel montre une appréciation de la réalité charnelle, avec des vêtements qui soulignent ses rondeurs. L'allusion à la vue de la culotte et la « voie mystérieuse montant vers les ténèbres » introduisent une fascination pour sa mère. En concluant par « détourner les yeux », l'autrice suggère une conscience de la sensualité du corps de sa mère :

Je la trouvais mère superbe. Je dédaignais les squelettes élégants des catalogues, cheveux lissés, ventre plat, poitrine voilée. C'est l'explosion de chair qui me paraissait belle, fesses, nichons, bras et jambes prêts à éclater dansement des robes vives qui soulignent, remontent, écrasent, craquent aux aisselles. Assise, on voit jusqu'à la culotte, voie mystérieuse montant vers les ténèbres. Détourner les yeux [...] (Ernaux, 2011a : 115).

Par ailleurs, l'autrice évoque sa grand-mère et ses tantes comme des « images épisodiques » (Ernaux, 2011b : 329), mais la figure centrale, celle de sa maman, les surpasse toutes de manière significative. En effet, dans *La Femme gelée* (1981), la puissance maternelle est mise en avant, en décrivant cette dernière comme une figure qui « dépasse de cent coudées » les autres membres de la famille, et qui exerce une influence et autorité considérables. Nous constatons que l'expression « la femme blanche » évoque la pureté dans le contexte culturel de l'autrice. En plus, Annie Ernaux explique comment vivre auprès d'elle lui fait penser à la grandeur d'être une femme. De cette manière, la matriarche incarne des qualités qui élèvent la féminité, et cette proximité influence profondément la perception de l'autrice de son propre genre.

Blanche (prénom de la mère) est également décrite comme une battante, affrontant des adversaires tels que les mauvais payeurs de son entreprise, de même que des défis symboliques tels que le caniveau bouché dans la rue et les personnes qui tentent de détruire sa famille. Cela met en lumière sa détermination et sa capacité de résistance au quotidien :

[...] il y a celle qui les dépasse de cent coudées, la femme blanche dont la voix résonne en moi, qui m'enveloppe, ma mère. Comment, à vivre auprès d'elle, ne serais-je pas persuadée qu'il est

glorieux d'être une femme, même, que les femmes sont supérieures aux hommes. Elle est la force et la tempête, mais aussi la beauté, la curiosité des choses, figure de proue qui m'ouvre l'avenir et m'affirme qu'il ne faut jamais avoir peur de rien ni de personne. Une lutteuse contre tout, les fournisseurs et les mauvais payeurs de son commerce, le caniveau bouché de la rue et les grosses légumes qui voudraient toujours nous écraser. (Ernaux, 2011b : 329).

Quand la fille commence ses études dans l'école libre, motivée par sa mère car de son point de vue à l'école privée : « [...] elle apprendra mieux, ils sont plus tenus, les gosses » (Ernaux, 2011a : 131), la jeune va rencontrer des personnages qu'elle n'avait jamais imaginés ; notamment des étudiantes de familles d'une classe sociale plus élevée que la sienne, ainsi que la maîtresse qui lui enseigne les bonnes manières. C'est ainsi que l'adolescente commence à détecter la différence de classes sociales et elle va s'éloigner au fur et à mesure de la sienne ; de la sorte elle délaissera sa famille, car elle ressent de la honte, un sentiment puissant qui déclenche une énergie très forte au sein de l'œuvre d'Annie Ernaux.

Les tensions entre la mère et la fille augmentent au fur et à mesure qu'elle grandit. L'adulte semble ne pas aimer voir sa fille grandir, associant les signes de la puberté à une menace potentielle à cause de son intérêt croissant pour les garçons et à un manque d'engagement dans ses études. Pour contrôler cette évolution qu'elle perçoit comme négative, elle tente de maintenir l'image enfantine de sa fille en lui imposant des vêtements précis et en refusant de voir son âge réel.

Dans son étude, Pascale Sardin (2021) indique que les disputes entre les deux personnages, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, portent sur des interdictions de sortie et sur le choix des vêtements. Les crises de colère apparemment disproportionnées envers sa fille sont liées au contrôle de l'image et des comportements de la jeune fille, et révèlent les peurs profondes quant à la vie amoureuse de sa fille.

Samar Rouhana (2008) explique le moment de rupture dans la relation entre les deux femmes. L'autrice exprime qu'elle a cessé de la considérer comme un modèle, car sa manière de parler lui fait honte. Ce changement coïncide avec une période d'adolescence où l'autrice se rebelle contre les conventions sociales et les pratiques religieuses. Elle adopte un style de vie anticonformiste, écoutant des chansons contestataires comme « La mauvaise réputation » de Brassens (Ernaux, 2011c : 578).

L'autrice décrit comment sa révolte adolescente s'exprime de manière romantique, s'identifiant aux artistes incompris et vivant une rébellion qui, selon elle, est différente de celle de sa mère. Pour sa mère, la révolte signifiait refuser la pauvreté et travailler avec acharnement pour réussir. Cela crée un malentendu entre l'autrice et sa mère, soulignant leur incompréhension mutuelle des choix de vie respectifs (Ernaux, 2011c : 578).

Finalment, la rupture entre la classe sociale d'origine et la classe sociale aisée arrive quand la fille obtient son CAPES et devient enseignante dans un lycée et même écrivaine, une promesse qu'elle s'était faite à 20 ans : « J'écrirai pour venger ma race » (Nobel Prize, 2022).

3. La maladie maternelle

Dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997) Annie Ernaux aborde la perte progressive de sa mère malade d'Alzheimer. L'étude de Talpin et Talpin-Jarrige (2005), a tracé l'évolution de la littérature sur la démence de type Alzheimer, examinant l'intersection entre la maladie et la représentation littéraire. La démence, loin d'être simplement un processus pathologique, devient un sujet littéraire fascinant qui remet en question les perceptions établies du vieillissement. À travers la littérature, on donne une voix aux personnes touchées par la démence (Talpin & Talpin-Jarrige, 2005), soit directement (en tant que malades), soit indirectement (en tant que proches accompagnant ces malades), afin d'éradiquer la honte et le stigmate associés à cette maladie. Ce changement dans la narration, à travers des témoignages directs comme ceux que l'on trouve dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1998), souligne le pouvoir transformateur de la littérature dans notre compréhension de la démence. Ernaux montre à travers les extraits de son journal intime les signes de la maladie mentale chez la vieille dame et comment cette affliction la dégradait progressivement. Les détails de cette expérience sont capturés dans les pages du journal, offrant un témoignage touchant de la façon dont la maladie a impacté la vie de sa génitrice et de l'épreuve émotionnelle que cela représente pour l'autrice.

Admise en maison de retraite, Blanche se sent perdue et en danger lorsqu'on la change de chambre. Un des moments émotionnels les plus intenses arrive lorsque l'autrice est reconnue par la malade, malgré des problèmes de vision dus à la cataracte. En arrivant, l'autrice est accueillie par un cri de « je suis sauvée » (Ernaux, 2011d : 613), exprimant un soulagement dû à la présence de sa fille.

Chaque fois que sa fille lui rend visite elle ressent une peine intense : « J'ai envie de pleurer en voyant cette demande d'amour qu'elle a envers moi, qui ne sera jamais plus satisfaite [...] » (Ernaux, 2011d : 618).

Les réactions de la fille sont profondes, car lors de ses visites à la maison de retraite, elle se confronte à des situations qu'elle perçoit comme anormales et perturbantes. Lorsqu'elle entend sa mère parler seule, la fille réagit en plaçant ses mains sur ses oreilles, cherchant ainsi à se protéger comme si elle tentait de bloquer le son ou de se distancer de ce qu'elle perçoit.

Notamment, l'utilisation de majuscules dans « C'EST MA MÈRE QUI PARLE TOUTE SEULE » (Ernaux, 2011d : 611), souligne l'aspect central et choquant de cette conséquence de la maladie. Cela évoque une préoccupation profonde, potentiellement

liée à la santé mentale de la souffrante, ce qui crée une atmosphère chargée d'émotions complexes et troublantes pour la fille.

Dans son œuvre, Ernaux montre comment sa mère ressent, suite à sa maladie mentale, une multiplicité d'âges simultanément (Segal, 2014). Ce phénomène révèle un stigmat continu, associé à la vieillesse, et montre le manque de langage adéquat pour exprimer et affirmer la complexité de cette étape de la vie (Segal, 2014). Reconnaître la dépendance comme une partie intrinsèque de la condition humaine est essentiel, selon Segal (2014). À cet égard, les personnes âgées nécessitant des soins tout comme la mère dépeinte par Annie Ernaux dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997) et les acceptant, contribuent positivement à la nature collaborative de la dépendance en vieillesse. Face à cette problématique, Segal (2014) identifie que les études sur l'âge favorisent le dialogue intergénérationnel sans nier qu'il existe des écarts entre les différentes tranches d'âge de l'être humain, comme entre Annie Ernaux et sa mère Blanche. Par la suite, les « age studies » défendent une sorte de « dialogue pont intergénérationnel » afin de faciliter la compréhension mutuelle. Cette connexion intergénérationnelle offre un espace où les personnes âgées et plus jeunes peuvent partager leurs expériences de vie, menant à un enrichissement bilatéral et à une appréciation plus positive des vécus. La promotion de ce type d'interaction est en adéquation avec les efforts d'Annie Ernaux, qui montre la réalité de sa relation avec sa mère.

4. La figure de la soignante

Lors des lectures d'*Une Femme* (1987) et de *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997), nous réalisons qu'il existe un autre personnage aussi important : la fille, la soignante.

Après la mort du père en 1967, la veuve s'installe dans la maison bourgeoise de sa fille à Annecy, où elle s'acclimate aisément (Ernaux, 2011c : 584). Mais quand il a fallu déménager en région parisienne, la dame ne s'est pas habituée et elle décide de rentrer dans un studio à Yvetot.

C'est à partir d'un accident survenu en 1979 qu'elle commence à avoir un comportement inhabituel et que la narratrice l'accueille à nouveau chez elle jusqu'à ce qu'elle soit diagnostiquée d'Alzheimer. Elle sera alors hospitalisée dans le service de gériatrie de l'hôpital de Pontoise. La soignante, dominée par les visites à sa mère et par sa maladie si éprouvante, se lance dans l'écriture de ses expériences dans un journal intime. Elle y raconte ses émotions, telles qu'elle les a vécues : « [...] En rendant publiques ces pages, l'occasion s'en présente pour moi. Je les livre telles qu'elles ont été écrites, dans la stupeur et le bouleversement que j'éprouvais alors... » (Ernaux, 2011d : 608-609).

La maladie d'Alzheimer et le postérieur décès incitent l'autrice à écrire afin de réunir ces deux aspects de la vieille femme (Morello, 1999). Elle perçoit l'écriture comme un moyen de faire revivre sa maman :

Je vais continuer d'écrire sur ma mère. Elle est la seule femme qui ait vraiment compté pour moi et elle était démente depuis deux ans. Peut-être ferais-je mieux d'attendre que sa maladie et sa mort soient fondues dans le cours passé de ma vie, comme le sont d'autres événements, la mort de mon père et la séparation d'avec mon mari, afin d'avoir la distance qui facilite l'analyse des souvenirs. Mais je ne suis pas capable en ce moment de faire autre chose (Ernaux, 2011c : 560).

Dans *Une femme* (1987), Ernaux décrit des moments de l'enfance de sa mère et adopte une approche particulière qui met en valeur des aspects centraux de la vie de l'adulte. Annie Ernaux explore aussi les différentes facettes de sa mère, incluant ses aspects positifs et négatifs, comme la violence.

Ernaux, dans son étape de sa vie qui incarne celle d'une femme mûre, vit un conflit intérieur entre ses émotions et le besoin de donner un sens à ces souvenirs. Elle sent qu'elle ne décrit pas seulement sa mère, mais qu'elle revit ces souvenirs à travers son écriture :

Il fallait que ma mère, née dans un milieu dominé, dont elle a voulu sortir, devienne histoire, pour que je me sente moins seule et factice dans le monde dominant des mots et des idées où, selon son désir, je suis passée (Ernaux, 2011c : 597).

L'engagement d'Annie Ernaux à poursuivre l'écriture de la figure maternelle malgré la difficulté de la situation, est présent dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997). Elle souligne l'importance de sa mère dans sa vie, la qualifiant de « la seule femme qui ait vraiment compté » pour elle. Cependant, elle mentionne la démence que sa génitrice souffre depuis deux ans, ce qui ajoute une dimension complexe à leur relation.

L'autrice reconnaît la possibilité d'attendre que la maladie et la mort de sa mère soient intégrées dans le cours passé de sa vie, comme d'autres événements tels que la mort de son père et la séparation d'avec son mari. Elle suggère que cette perspective pourrait offrir une distance émotionnelle qui faciliterait l'analyse des souvenirs. Cependant, malgré cette réflexion, Annie Ernaux exprime son incapacité à prendre cette distance. Elle ressent le besoin de documenter et de réfléchir à la relation avec sa mère pendant la période difficile de sa maladie et de sa démence.

Annie Ernaux met en lumière la complexité de parler de sa maman, affirmant qu'elle n'a pas d'histoire distincte car elle a toujours fait partie de sa vie. Lorsqu'elle l'évoque, les descriptions sont figées dans des images intemporelles. Les caractéristiques fortes comme la violence émergent sans chronologie apparente dans ses textes, et illustrent la difficulté à ordonner les souvenirs de manière linéaire. Les scènes évoquées

dans ses récits sont présentées de façon désordonnée, reflétant la complexité émotionnelle associée à la représentation de la figure maternelle:

C'est une entreprise difficile. Pour moi, ma mère n'a pas d'histoire Elle a toujours été là. Mon premier mouvement, en parlant d'elle. C'est de la fixer dans des images sans notion de temps : « elle était violente », « c'était une femme qui brûlait tout », et d'évoquer en désordre des scènes, où elle apparaît (Ernaux, 2011c : 560).

Dans *Une Femme* (1987), Annie Ernaux raconte la vie de sa mère jusqu'à sa mort, en fait c'est avec le témoignage du décès de sa génitrice, victime de la maladie d'Alzheimer, que commence le texte. Ce dernier en effet a été écrit juste après le fatal événement. L'écriture du texte est cohérente, réfléchie et l'histoire suit un certain ordre chronologique. *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997) reste, en revanche, un journal intime (Vázquez & Ibeas Altamira, 2020b), où l'autrice fait une rétrospection de soi, elle ouvre les portes de sa pensée la plus profonde aux lecteurs et aux lectrices en racontant l'expérience mentionnée. En fait, pour l'autrice, il est indispensable de prendre des notes dans son journal intime à chaque fois qu'un événement de sa vie quotidienne le mérite (Vázquez & Ibeas Altamira, 2020b).

Même si ces deux ouvrages constituent une ode à la figure maternelle et lui rendent hommage, les lecteurs et lectrices perçoivent les conflits existants entre les deux générations ; de ce fait, la relation entre ces deux femmes peut être qualifiée de perturbante. Premièrement, dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997), la figure maternelle incarne « l'autre » dans le récit, et elle est représentée par la troisième personne du singulier : ELLE. Deuxièmement, la figure de la fille coïncide avec celle de la narratrice ; c'est elle qui écrit le texte et témoigne des événements racontés dans le journal qui, au début, n'était pas prévu pour être publié. Il faut préciser que l'écriture d'*Une femme* (1987) provoque aussi un point à part dans la vie de l'autrice car elle écrit ce texte immédiatement après la mort de sa mère ; la douleur intime de la perte de sa progénitrice est si profonde qu'elle décide d'écrire ce texte à partir du déchirement. Ernaux parvient en plus à récréer la vie de cette femme qui a été la figure qu'elle a marquée définitivement depuis son enfance :

Longtemps, j'ai pensé que je ne le publierai jamais. Peut-être désirais-je laisser de ma mère et de ma relation avec elle, une seule image, une seule vérité, celle que j'ai senti d'approcher dans *Une femme*. [...]. Je n'ai rien voulu modifier dans la transcription de ces moments où je me tenais près d'elle, hors du temps sinon peut-être celui d'une petite enfance retrouvée, de toute pensée, sauf : c'est ma mère. Ce n'était plus la femme que j'avais toujours connue au-dessus de ma vie, et pourtant, sous sa figure inhumaine, par sa voix, ses gestes, son rire, c'était ma mère, plus que jamais (Ernaux, 2011d : 608-609).

La relation entre les deux femmes est alors perturbante car l'écrivaine va se fusionner parfois avec elle (Boehring, 1999): « Je me suis assise dans son fauteuil, et elle [la mère], sur une chaise. Impression terrible de dédoublement, je suis moi et elle. » (Ernaux, 2011d : 614). Ceci arrive probablement parce que la soignante réalise à quel point la maladie maternelle la vieillit, elle constate qu'elle n'est plus une femme jeune, mais une femme mature qui s'approche de la vieillesse: « Elle est le temps, pour moi. Elle me pousse aussi vers la mort » (Ernaux, 2011d : 638). Le point culminant arrive avec l'identification avec le sexe de la mère, lorsque la soignante découvre « son sexe blanc » ; elle doit accepter que désormais elle est dans la période mature de sa vie. Dans ce cas, la condition féminine rapproche ces deux personnages, mère et fille, l'origine du monde. On ne peut pas oublier que les femmes avaient été largement éloignées à cause de l'appartenance au monde bourgeois de la fille, et que cela avait fait que la fille voit sa classe sociale d'origine comme un monde à part (Sánchez Hernández, 2008).

Tout au long de cette étude la fille est désignée de différentes manières: la fille, la fille narratrice, la narratrice, la soignante, la fille soignante... Mais la narratrice est en fait la fille soignante dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* et la fille dans la vie d'une mère dans *Une femme* (1987), une fille qui a un nom et un prénom, qui correspond à l'autrice même : Annie Ernaux. Et cela peut être affirmé par plusieurs facteurs qu'on analysera dans les points suivants. Selon l'analyse de Lydia Vázquez et Juan Manuel Ibeas Altamira (2020a), si certes l'autrice essaie de s'éloigner du genre qui caractérise la plupart de ses œuvres, c'est-à-dire l'autofiction, il n'est pas moins vrai qu'elle l'utilise clairement.

La vie de la figure de la soignante est constituée de trois étapes : la genèse, la vie et la mort. Dans la genèse de la soignante, la vieille femme est dans son étape initiale de la maladie et la principale émotion de la fille sera la défense. Lors de la deuxième étape de l'affection, certainement la plus compliquée car ses pertes de mémoire sont très intenses, la figure de la soignante est en plein essor, et le sentiment de culpabilité est immense, et domine sur tout le reste. Sa mort entraînera la disparition de la soignante et l'abatement de la fille surgira dans toute sa force. Le sentiment de défense de la fille soignante se manifeste par son désir de garder sa mère vivante à tout prix, et quel que soit son état : « Ce qui comptait, c'était qu'elle soit vivante, à côté de moi » (Ernaux, 2011d : 620). La maladie exige de la fille un rôle qu'elle n'est pas prête à assumer : le rôle de soignante. Maintenant c'est la maman qui se transforme en « fille » puisqu'elle ne peut plus prendre soin d'elle-même: « Tout est renversé, maintenant, elle est ma petite fille. Je ne PEUX pas être sa mère » (Ernaux, 2011d : 617). La culpabilité arrive lors des pensées de la fille, quand elle repense à la décision la garder ou non chez elle : « Je me prépare des tonnes de culpabilité pour l'avenir. Mais la garder avec moi était cesser de vivre. » (Ernaux, 2011d : 624).

Nous avons souligné que dans les œuvres d'Annie Ernaux, le thème de la honte est très habituel. Et comme il n'en pouvait pas être autrement, la figure de la soignante

ressent de la honte, un sentiment récurrent chez les personnes qui entourent les victimes de cette maladie comme Ernaux le signale :

J'ai acheté des chaussons pour ma mère, en expliquant au marchand que j'avais besoin de plusieurs paires, pour les essayer. Sa mère aussi est atteinte de la maladie d'Alzheimer, il en parle à voix basse, il a honte. Tout le monde a honte (Ernaux, 2011d : 626).

La soignante est aussi cible d'une odeur particulière lors de ses visites au service de gériatrie : l'urine. Cet odeur qu'inonde l'hôpital, nous fait faire des pas en arrière, provoque un retour à l'enfance, à l'époque où l'on n'est pas conscients du propre corps, où l'on doit tout apprendre. C'est ainsi que la mère malade sait qu'elle « a fait pipi », et que sa fille se souvient de son enfance (Génibrèdes, 2021) : « Elle s'est levée ce matin et d'une petite voix: " J'ai fait pipi au lit ça m'a échappé ". Les mots que je disais quand cela m'arrivait dans mon enfance » (Ernaux, 2011d : 612).

Comme on a analysé auparavant, les deux femmes se sont éloignées dans l'adolescence de la jeune autrice. La distance et la façon dont la fille méprisait ses parents, et la honte qu'elle ressentait font qu'elle se sente coupable de l'état de la souffrante: « Jamais je n'ai éprouvé autant de culpabilité, il me semblait que c'était moi qui l'avais conduite dans cet état » (Ernaux, 2011d : 632). En 1986, la mère est décédée et la soignante est abattue par la peine qu'elle éprouve. Elle était tellement immergée dans la maladie et dans son rôle de soignante qu'elle n'avait pas prévu que cet état disparaîtrait un jour et que sa maman, par conséquent, serait morte ; l'écriture lui permet donc de la garder en vie :

Elle est morte. J'ai une peine immense. Depuis ce matin, je pleure. Je ne sais pas ce qui est en train de se passer. Tout est là. Les comptes sont arrêtés, oui. On ne peut pas prévoir la douleur. Ce désir de la voir encore. Ce moment est arrivé sans que je l'aie imaginé, prévu. Je la préférerais folle que morte (Ernaux, 2011d : 650).

Être femme et soignante est une union habituelle dans notre société : épouse qui soigne son fils ou fille, fille qui garde ses parents, femme qui garde des enfants, infirmière qui garde les malades... Il y a bon nombre d'aspects qui sont habituels dans ce rôle, qui ne sont pas reconnus par la société « hétéropatriarcale » : la fatigue physique et mentale, l'inquiétude, la dépression... Dans notre cas on analysera brièvement quelques aspects liés non seulement à la figure de la soignante mais aussi à la narratrice, à Annie Ernaux.

Lors des visites de la fille au service de gériatrie de l'hôpital, elle sera victime d'une espèce de fatigue quand elle écrira dans son journal intime que : « Il me semble que cela fait très longtemps que cela dure » (Ernaux, 2011d : 639).

Le journal de l'écrivaine est aussi inondé de mentions à la douleur qu'elle a au ventre. La vie qu'elle mène en voyant la décadence de sa mère lui produit de l'anxiété, ce qui pourrait être à l'origine de ses douleurs (Greenberger, 2004 ; Padesky, 2004)

dont la douleur thoracique. Une fois la fille s'est habituée à la maladie elle explique : « J'ai recommencé d'avoir mal à l'estomac. Je n'ai plus de colère contre elle, ses pertes de mémoire. Une grande indifférence » (Ernaux, 2011d : 611).

Une fois la malade décédée, Annie Ernaux décide de chercher un dossier contenant les affaires de sa mère. Elle trouve alors un récépissé de la demande de changement d'adresse, d'Yvetot à Cergy-Pontoise, quand elle avait commencé ses pertes de mémoire et qu'elle avait dû déménager chez sa fille. Elle expérimente à nouveau la même sensation : « J'ai mal au ventre par intermittence, par exemple en découvrant ce récépissé » (Ernaux, 2011d : 653).

En 2002, Annie Ernaux apprend qu'elle a un cancer du sein¹ et elle annonce son impossibilité d'aller rendre visite à sa mère, car c'est elle qui doit se soigner pendant deux mois. Par contre, elle se sent coupable de l'avoir laissée deux mois sans sa compagnie: « Elle m'a dit « à dimanche ! » alors que je ne vais pas la voir pendant deux mois à cause de mon opération. Une opération où je peux mourir, avant elle. Aujourd'hui, je me sentais coupable, encore » (Ernaux, 2011d : 636).

Finalement, et pour conclure avec la nature de la soignante, on va mentionner que dans l'œuvre d'*Une Femme* (1987), elle assure que la sensation vide, apparu après la mort de sa mère commence à s'évanouir : « Cet état disparaît peu à peu. Encore de la satisfaction que le temps soit froid et pluvieux, comme au début du mois, lorsque ma mère était vivante » (Ernaux, 2011c : 559).

5. Le statut social

La différence des classes sociales est un thème récurrent dans toutes les œuvres de l'autrice, et la rupture sociale est un aspect qui a marqué la vie de la fille écrivaine. Le rêve de la garder vivante lui permettrait de continuer la lutte de sa réconciliation avec sa génitrice, de récupérer le temps perdu pour finir avec la séparation entre mère et fille en raison des classes sociales : « J'ai eu tout ce temps pour me réconcilier avec elle mais je n'en ai pas fait assez. Ne pas avoir pensé hier que c'était peut-être la dernière fois que je la voyais » (Ernaux, 2011d : 650).

Cette rupture de classes est aussi présente dans l'esprit dément de la femme malade qui pendant ses épisodes de perte de mémoire et lors de ses crises provoquées par l'Alzheimer, tient des discours qui montrent son appartenance à une classe sociale ouvrière : « Ici, je ne suis pas considérée, on me fait travailler comme une négresse, on est mal nourris. Ses obsessions, la peur des pauvres que j'ai oubliée » (Ernaux, 2011d : 629-630).

La mère voyage à plusieurs reprises pour rendre visite à sa fille et à ses petits-enfants après le décès de son mari. Même à Annecy, où elle a vécu avec sa fille, ses habitudes campagnardes persistent. Ces éléments soulignent l'enracinement de la mère

¹ Elle racontera ses vécus dans *L'Usage de la photo* (2005).

dans ses origines (la campagne normande) et mettent en lumière la continuité des traditions et des valeurs familiales malgré les changements de lieu de résidence.

Lorsqu'elle tombe malade, Annie Ernaux va l'installer dans un logement adapté aux personnes âgées, mais elle n'y reste pas longtemps. L'adaptation à un nouvel environnement plus urbain a toujours été difficile pour la mère, une réalité que sa fille a analysée et sur laquelle elle a écrit. Le conflit entre ces deux figures, ces deux réalités, constitue l'une des thématiques principales de l'œuvre ernalienne : le passé et le futur, la campagne et la ville, la classe populaire et la classe bourgeoise... Cependant, dans ces écrits le conflit n'est pas nécessairement agressif ni virulent ; au contraire, progressivement les oppositions s'estompent par action du temps. Elle nous montre ainsi que les différences peuvent se transformer en une source de compréhension mutuelle et de croissance personnelle. Ses écrits témoignent de cette évolution graduelle, où les différentes figures cèdent progressivement la place à une acceptation mutuelle. Elles se réconcilient avec le passé, et se montrent prêtes à évoluer, pour surmonter les différences.

6. Conclusion

L'analyse présentée révèle plusieurs aspects significatifs de la dynamique mère-fille ainsi que de l'interconnexion entre la maladie maternelle, le rôle de la soignante, et les enjeux sociaux et s'immerge pleinement dans le domaine des « age studies ». En ce sens, nous avons centré notre étude sur trois œuvres d'Annie Ernaux où les figures de la mère et de la fille sont présentes : *La femme gélée* (1981), *Une femme* (1987) et *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997). *La femme gélée* (1981), nous a servi à identifier le thème de la rupture sociale de l'écrivaine avec son milieu rural et nous a donnée de nouvelles pistes sur l'identité de la mère d'Ernaux, tout comme *Une femme* (1987), œuvre entièrement dédiée à la mère de l'autrice. En particulier, dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997), la démence devient un thème littéraire qui sert d'espace de résistance et d'exploration, où l'histoire personnelle racontée sous la forme d'un journal intime agit comme un instrument cathartique pour l'écrivaine normande.

Nous avons consacré la première partie de notre étude à analyser la complexe relation mère-fille entre l'écrivaine et sa mère, Blanche, une femme ouvrière qui a profondément inspiré l'autrice par sa détermination et son caractère fort. De l'enfance à l'âge adulte, la perception qu'Annie Ernaux a de sa mère évolue, passant d'une admiration sans réserve à une certaine distance, marquée par des tensions sociales liées à la classe sociale. Malgré les efforts de la mère pour protéger sa fille, des tensions apparaissent au cours de l'adolescence, notamment en raison de la rébellion de cette dernière, soulevant ainsi la question de la différence générationnelle, étudiée par les spécialistes des « age studies ».

Ensuite, nous avons étudié la maladie d'Alzheimer de la mère, et les émotions complexes qu'Annie Ernaux ressent en tant que figure de soignante, confrontée à la

transformation de sa mère en une figure vulnérable. L'œuvre *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997) se concentre sur cette période difficile de la vie de la mère, où la maladie efface progressivement son existence. Ainsi, la figure de la mère malade devient le fil conducteur de l'œuvre, transformant les expériences intimes de l'autrice en une œuvre littéraire à fort impact social, car l'écrivaine pousse son public à repenser sa perception de la démence en utilisant l'écriture comme un outil pour redéfinir l'expérience du vieillissement.

Nous avons poursuivi notre étude en analysant le rôle de la femme soignante, mis en lumière à travers les expériences de la narratrice, qui s'occupe de sa mère malade, mettant en évidence les nombreuses difficultés émotionnelles et physiques inhérentes à cette fonction. Étant donné que la soignante et la mère malade sont deux figures féminines, il n'y a pas de différences notables en termes de genre entre les deux personnages. Cette similitude de genre facilite une identification plus profonde de la fille avec sa mère, renforçant leur lien affectif et la perception de similarité entre elles. De plus, le choc éprouvé par la fille en prenant le rôle de soignante illustre que ce n'était pas son destin prédestiné de s'occuper de sa mère, mais plutôt les circonstances de la vie qui ont inversé les rôles traditionnels. Ce renversement des rôles souligne la capacité d'adaptation et de résilience de la fille face à une situation difficile et imprévue. Par ailleurs, il est évident que la soignante souffre en parallèle avec la mère malade, et ses émotions atteignent des niveaux de gravité plus élevés durant les moments critiques de la maladie de sa mère. Les sentiments de la fille sont accentués par des éléments que l'on pourrait qualifier de « significatifs », rendant ainsi son expérience de soignante particulièrement éprouvante et intense.

Enfin, nous avons exploré la question du statut social, en analysant comment Ernaux aborde cette réalité à travers la honte qu'elle éprouve par rapport à son milieu d'origine, ainsi que face à la maladie de sa mère. La réconciliation avec sa mère, marquée par les différences de classe sociale, devient ainsi un combat symbolique visant à surmonter les distances qui les séparent. L'Alzheimer amplifie ces contrastes, mais permet aussi une évolution progressive de leur relation.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALBOU, Philippe (2005) : « La vieillesse dans les *Essais* de Montaigne ». *Gérontologie et société*, 28 (114), 75-83.
- BOEHRINGER, Monika (1999) : « Tombeau d'une mère : *elle e(s)t je* : Une femme et " Je ne suis pas sortie de ma nuit " d'Annie Ernaux ». *Dalhousie French Studies*, 47, 155-163.
URL : <http://www.jstor.org/stable/40837281>
- ERNAUX, Annie (2011a) : *Écrire la vie : Les armoires vides*. Paris, Gallimard, 103-210.
- ERNAUX, Annie (2011b) : *Écrire la vie : La femme gélée*. Paris, Gallimard, 323-434.

- ERNAUX, Annie (2011c) : *Écrire la vie : Une femme*. Paris, Gallimard, 553-597.
- ERNAUX, Annie (2011d) : *Écrire la vie : Je ne suis pas sortie de ma nuit*. Paris, Gallimard, 605-656 .
- GÉNIBRÈDES, Clément (2021) : « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* d'Annie Ernaux, la maladie de la nuit ». *Écriture de soi-R, Nocturnes*, 1. URL : <https://www.ecrituresdesoi-revue.com/genibredes>
- GREENBERGER, Dennis & Christine PADESKY (2004) : *Dépression et anxiété : comprendre et surmonter par l'approche cognitive : un guide pratique*. Traduit de l'anglais. Mont-Royal, Québec, Décarie éditeur.
- LAZAR, Liliane (1999-2000) : « À la recherche de la mère: Simone de Beauvoir et Annie Ernaux », *Simone de Beauvoir Studies*, 16 (Moving into a New Century), 123-134.
- MORELLO, Nathalie (1999) : « Faire pour la mère ce qu'elle [n']avait [pas] fait pour le père : étude comparative du projet autobiographique dans *La Place* et *Une Femme* d'Annie Ernaux », *Nottingham French Studies*, 38/1, 80-92. DOI : <https://doi.org/10.3366/nfs.1999.008>
- NOBEL PRIZE (2022): *The Nobel Prize in Literature*. URL : <https://www.nobelprize.org/prizes/literature/2022/AnnieErnaux/201000-nobel-lecture-french/>
- ROUHANA, Samar (2008) : « Remise en question et quête identitaire dans l'œuvre autobiographique d'Annie Ernaux ». *Sciences de l'Homme et Société* , Université Saint-Esprit de Kaslik, 128-133.
- SÁNCHEZ HERNÁNDEZ, Ángeles (2004): « Estudio de la relación madre-hija en la novela *Une femme* de Annie Ernaux », in José M. Oliver Frade (coord.), *Isla abierta: estudios franceses en memoria de Alejandro Cioranescu: X Coloquio de la Asociación de Profesores de Filología Francesa de la Universidad Española*, La Laguna, Servicio de Publicaciones de la Universidad de La Laguna, tomo 3, 1237-1247.
- SÁNCHEZ HERNÁNDEZ, Ángeles (2008) : « La pulsion créatrice chez Annie Ernaux, héritière de son enfance ». *Revista de Filología de la Universidad de La Laguna*, 26, 205-216.
- SARDIN, Pascale (2011) : « *Écrire sans honte*: la sexualité féminine en question dans les traductions anglo-américaines de *Passion simple*, *L'Événement* et *L'Occupation* d'Annie Ernaux ». *Monografías de Traducción e Interpretación*, 0/3, 403-420.
- SEGAL, Lynne (2014): « The Coming of Age Studies ». *Age, Culture, Humanities: An Interdisciplinary Journal*, 1, 31-34.
- TALPIN, Jean-Marc & Odile TALPIN-JARRIGE (2005) : « L'entrée en littérature de la démence de type Alzheimer », *Gérontologie et société*, 28 (114), 59-73.
- THOMAS, Lyn (1999) : *Annie Ernaux à la première personne*. Paris, Stock, 131-135.
- VÁZQUEZ, Lydia & Juan Manuel IBEAS ALTAMIRA (2020a): « Estudio de la escritura autoficcional en clase de traducción literaria: el caso de Annie Ernaux ». *Revista arbitrada del centro de investigación y estudios gerenciales*, 44.
- VÁZQUEZ, Lydia & Juan Manuel IBEAS ALTAMIRA (2020b): « Estudio del diario y el diario íntimo, en clase de traducción literaria francés / español: el caso de Annie Ernaux ». *Revista arbitrada del centro de investigación y estudios gerenciales*, 46.